

Daniel Blanchard

Fugitif

DEYROLLE

Daniel
BLANCHARD

Fugitif

1604²

62579

Fugate

65234

1731488

11980-42612010-10

Daniel
BLANCHARD

PROLOGUE
LE PONT AU CHANGEMENT

Fugitif



DEYROLLE ÉDITEUR

1994

DL-07041994-08911

BLANCHARD

Figures



DEYROLLE ÉDITEUR

© Deyrolle Éditeur, 1994 / I.S.B.N. 2.908487.45.4

PROLOGUE

LE PONT AU CHANGE

Le point du jour, la pointe exquise d'un jour de mai, déclôt avec un tact glacial la parure d'ombres et de clartés factices que la nuit a jetée sur la ville et délivre sa nudité bouleversante. Le vaste s'en empare, vraie dimension de l'astre encore inhabité, que décèle la blancheur émanée de l'est et partout à la fois comme exhalée de la surface terrestre, de son soubassement minéral comme de la peau délicate de l'eau ou des feuilles et de l'air même.

Crue, submersion, transgression immobile et silencieuse, la révolution du jour ouvre et, dans l'instant, illimite l'étendue, et la hérisse de reliefs, et cerne et durcit chaque forme ; ces corps enlisés dans l'opaque, les cabre, les exalte. Sous l'haleine lustrale de l'est, toute chose se dresse comme un visage au sortir de l'eau, lavé de sa morne usure et de la patine de l'usage ; se dresse comme naissant d'en deçà de toute mémoire. Surprises dans leur retrait au fond d'une distance magnifique, infinitésimale, les façades des édifices reçoivent la première lumière du jour avec la candeur muette des

rochers. Instant très éphémère, instant immense d'appartenir à l'âge insondable de la terre, à son intarissable jouvence.

Instant que traverse, le cœur transi d'effroi solennel et de ravissement, le passant qui s'avance, seul, vers l'est, le long du quai de la Seine entre le haut parapet et l'aile sud du palais du Louvre. Il voudrait que cet instant redoutable se perpétue à l'infini, il voudrait naître enfin à cette vie de splendeur qu'il a rêvée, sans doute, à cette même heure d'aube, au cœur des hautes montagnes, cette vie de la roche et de la glace dont il sait qu'elle n'accomplirait en lui que l'anéantissement.

Il s'avance et il voit émaner, du pavement gris et de l'air devant lui, le jour, qui le gorge et lui saisit le corps comme un évanouissement, qui noie et pétrifie le gouffre nocturne qu'il est encore et précipite son impalpable et palpitante rêverie en la matérialité même du calcaire du parapet et de l'écorce écailleuse du platane tout proche. Comme le jour, il se voit surgir du jeu d'ombres et de reflets, de noirs et de gris, de la trame instable et lacunaire de la nuit urbaine ; il voit la couleur affleurer à ses vêtements, à ses mains, répondre, indécise d'abord, à la clarté, se timbrer peu à peu, resplendir enfin sous la froideur radieuse. Il se voit surgir entre toutes choses surgissantes, d'un seul tenant avec le pavement, l'air, le feuillage des arbres, le ciel, les blocs de roche dressée de la façade du palais, les reliefs de la pierre qui crépitent dans la clarté rase. Il lève les yeux le long de ces murailles que l'aube a dénudées de la nuit sans leur donner de nom encore. Et son regard

atterré découvre alors, dans leur monumentalité, la désolante splendeur, le vierge abrupt géologique.

Immobile, le regard levé sur les balustres qui couronnent la paroi, il attend que le premier rayon du soleil touche la pierre. Il attend le calme, le froid embrasement qui va changer la pierre en lumière et la hausser en pleine immensité météorique, comme une arête de glace, comme l'orbe d'une planète inconnue.

Un instant, l'aube fait resplendir la Terre du fond des temps qui nous préexistent, toujours nous préexistent, les temps permanents. Un instant, le regard rêvé s'établit sur la haute terrasse du palais que vient toucher le premier soleil et règne, dans une extrême sérénité, sur le fleuve et la plaine démontée des toits.

Puis le regard redescend — saute la corniche aux multiples moulures, glisse au long des deux grands L dos à dos, en miroir, au centre du médaillon dominé par une tête de lion, se pose sur le puissant entablement que supportent les pilastres corinthiens, glisse sur les fenêtres à fronton, saute une nouvelle corniche, s'arrête brièvement sur un second registre de fenêtres dont le linteau cintré est frappé en son claveau central d'une face faunesque, barbue, aux traits soufflés, à la bouche bourrue ou rieuse — et retombe sur l'esplanade de terre jaune au moment où elle se défait de l'envoûtement qui, au sortir de la nuit, l'avait chargée, tel un plateau lunaire, d'une étrangeté inhabitable. Ainsi, l'attouchement de l'astre sur la ville va-t-il bien vite la reverser à son histoire comme à l'actualité triviale de sa journée.

Le passant se remet en marche, le regard vaguant devant lui dans le miroitement des feuillages et des eaux lisses, glissantes, du fleuve. Pas à pas, il s'éloigne de l'instant sans mesure de l'aube, que, minute après minute, l'écoulement du temps compté amenuise en un point de pure, insignifiante origine, sans teneur et fallacieux autant que la primitivité minérale dont il avait paré la lourde rhétorique des palais. Derrière les façades, au creux des édifices, le réveil journalier rétracte la vie de la cité sur son vrai lieu : mental.

L'espace urbain ne se mesure pas en valeurs géodésiques mais en temps et en argent; il est pensée et s'articule en mots — de mémoire, de savoir, de désir, de pouvoir; il est concrétion de présence humaine, présence portée à une densité et à une indifférenciation telles qu'elle sature et corrode jusqu'à la matérialité élémentaire des pierres ou de l'air. Il est inéteudu. Il se perçoit comme on perçoit, de l'intérieur, son crâne. Espace crânien, innombrable et impersonnel, bondé, qui constamment nous engendre et nous altère, engendre notre singularité et l'engouffre pour l'altérer.

On peut marcher sans fin à l'intérieur d'un crâne, sans fin pour aller de l'ouïe à la vue, à la mémoire, sans fin pour suivre le fil de la mémoire ou de la spéculation. C'est ce que semble dire la lassitude qui alourdit, qui ralentit la démarche de ce passant quand il arrive au débouché du pont au Change.

Il s'adosse au parapet et écoute, au fond de l'ample silence de la place du Châtelet, le marmottement de la

Seine entre les piles du pont et, plus haute, véhémence et embrouillée, la quadruple phrase des sphinx de la fontaine, dont la brise, par bouffées capricieuses, joue à perdre, à embrouiller encore le fil. Ainsi retient-il un instant sur l'orée des fantasmagories de l'aube ses pensées que le plein du jour va incessamment frapper de la clarté crue, monotone, de l'emploi du temps.

Tandis qu'il oscille comme un fétu au bord du flot, ravalant déjà la fade lassitude, la fade amertume de la peine journalière, dans le flou de son regard que mate peu à peu la platitude de l'état des choses surgit un homme en marche, surgit du fin fond du boulevard de Sébastopol et tire droit sur lui à travers la chaussée déserte, à grandes enjambées, un homme de taille médiocre, à longues, à trop longues enjambées, établies comme sur une trajectoire à lointaine portée, sur une cadence à traverser tous les obstacles, à croire qu'il fonce sur lui, il n'est plus qu'à quelques pas, il ne va pas s'arrêter, mais il le regarde froidement, farouchement et d'une voix sourde il demande « Pour sortir d'ici, c'est par où ? » Le bras du passant se soulève et se tend dans l'axe du pont « Tout droit par là, tout droit... », et comme relancé par ce geste du bras, l'homme file, s'enlève, s'envole sur l'aile du pont par-dessus la déchirure du fleuve, l'ample coulée d'horizon déchirant le hérissément des édifices, il se hisse à chaque pas sur la pointe du pied comme pour se projeter plus loin que son pas, voici qu'il s'efface dans l'ombre de la Conciergerie, mais il reparait au soleil devant le Palais...

Peut-être l'aperçoit-il encore sur le pont Saint-

Michel, le passant qui s'est avancé de quelques pas pour le suivre des yeux avant de se détourner, haussant les épaules comme pour dire : « Sortir d'ici... Sortir d'ici... Tu peux toujours courir ! »

Alors il s'en revient au parapet, prend appui sur le large bordage de pierre, se penche par-dessus et regarde le fleuve. Il scrute le ventre lisse et plein, lourd de calme matriciel, ce ventre qu'on dirait doucement bombé vers lui, il scrute cette peau lisse mais qui frissonne, se ride, se noue brièvement et se dénoue, il se dit peut-être : « Sortir d'ici ? Il n'y a pas à courir bien loin, il n'y a pas à sauter de bien haut... »

D'un geste brusque, il tourne le dos au fleuve. Alors, inévitablement, le saisit la pensée qui gît ici même et hante cette parcelle de l'espace parisien, la pensée de l'homme qu'il a vu tant de fois à cette même place, appuyé au parapet dans la même posture que lui, et qui viendra s'y adosser de nouveau ce matin, dans peu d'heures, quand la journée sera en pleine crue, que les rues dégorgeront à torrents foules et machines, que la splendeur béante de l'aube sur les façades sera murée sous l'ostentation de la richesse. Il sera ici même, cet homme gris, entre le flot des citadins et le parapet comme un détrit, gris d'asphalte, non de terre. Combien de temps pour virer au gris, pour perdre pied dans le gris, pour que le gris de l'asphalte prenne sur la face, sur les mains, mange toute couleur aux vêtements ? Cette question, c'est lui-même qu'elle scrute, comme en miroir.

Il se redresse, branle du chef, hausse à nouveau les

épaules, se détache du parapet et gagne le terre-plein central de la place. Il regarde un instant les pattes griffues des sphinx de la fontaine, leur posture attentive et patiente — et sans doute, du flot de railleries amères ou de conjectures absurdes qui le font sourire s'en décharge-t-il dans l'ironie pétrifiée des monstres, dans leur crachement goulé d'énigmes intarissables, qui clapotent dans le bassin sur un phrasé risiblement véhément, sur un ton qui semble se hausser constamment..., car le voici qui s'éloigne d'un pas léger. Il entre dans sa journée de Parisien, de citoyen de la ville capitale, le cœur léger, dirait-on, allégé. Soulagé, certainement, d'avoir trouvé, croisant son chemin, ce marcheur effréné, ce fugitif chimérique pour donner le change à la meute matinale de ses propres hantises...

Et ce fugitif, sera-t-il allé donner de la tête, en fin de course, contre les montagnes des confins méridionaux, ou se ficher des deux pieds dans le sable d'une grève — et peut-être des éclaboussures salées auront-elles mouché la flamme folle qui a aiguillonné sa fuite jusque-là... A moins que sa course n'ait fait long feu et qu'il n'erre à présent, cramé mais non apaisé, creusant sa courte orbite dans la boue du chantier suburbain, ou de ses routines intimes.

Aura-t-il su découvrir — mais qui le saurait? — le point de la croûte terrestre qui échappe encore à l'emprise de la ville, la ville accomplie, la ville parfaite parvenue au terme de ses métamorphoses, la ville idée? De même que la maison, la chambre, la nasse d'or de la lampe sur la table creusent dans la nuit un vide qui lui reste incommensurable, ainsi la ville révolse violemment distances et reliefs en un espace intérieur vertigineux, labyrinthe de la pensée et de la valeur. Jusqu'au fin fond des déserts s'éprouve désormais ce travail en sous-œuvre par lequel l'abstraction urbaine s'assimile

l'étendu, cette torsion déchirante, cet arrachement comme dans la commotion d'un réveil en pleine douleur.

La banlieue en est la plaie constamment rouverte à vif. Ville mal née, difforme et captive, vouée à servir et non à vivre, la banlieue est livrée à la machinerie de l'urbanisme, à sa vaine forcènerie qui disqualifie sites et peuples pour les verser à la banalité. Labyrinthe de la déperdition du sens; aire inhabitable, sinon dans le secret ou dans l'égarement.

On ne s'échappe pas de ce labyrinthe, même par le ciel. On s'en écarte, on s'en efface par les suspens et les lacunes qui font la désespérance même de l'espace suburbain, les friches en déshérence ou en attente de chantier, les terrains vagues. Dans le vague on peut s'égarer, s'évanouir; dans l'illusion de disparaître, se recueillir.

Le soir tombe, l'automne. L'étroite frange du plateau se dresse, vacante, nue, entre des lotissements, comme une épave d'arrière-pays, saillant au-dessus du creuset de vallées du fond duquel l'incandescence surattisée de la ville repousse le flot des ombres. Là s'entrouvre une telle sauvegarde, sur ce territoire inqualifié. Là s'accrochent entre des ronciers et les gouffres d'anciennes carrières quelques cahutes bricolées de bouts d'agglomération, de placo, de plexi, de fibro.

Quand on s'avance jusqu'au bord de ce balcon, juste assez élevé, juste assez en retrait pour donner à la ville

des lointains apaisants, flous dans le crépuscule, la course suspendue net se poursuit, virtuelle, sur l'air béant. On sent alors, comme sur une piste d'envol, peser le ventre du ciel à même la terre, à même la virginité de la terre. Le vent vous prend, enlève le regard jusqu'au plus loin — quelques marches et l'on entrerait de plain-pied dans les nuages.

À l'ouest, dans la lueur embuée d'un couchant de novembre, une lente traînée de pluie glisse sur Paris et s'en va s'exténuer par les plaines du sud. La foulée de cette haute stature de femme, majestueuse, surannée, cet éloignement laisse une pensée triste dans le regard du couchant.

Un voile de lassitude, aussi, sur l'haleine rauque qui bat là en dessous, dans le creux de ce poumon déployé à ciel ouvert jusqu'à l'horizon : grondement brassé de moteurs en rage et d'asphalte frotté, hérissé de crissements, de chocs, de stridulations, d'aboiements proches qui frappent le flanc du plateau et s'y répercutent — troué aussi parfois de silences brefs, poignants.

Alors on baisse les yeux et l'on découvre ce même silence à ses pieds, le silence inerte, inentamable de la terre, de l'herbe fanée, des armoises noircissantes, des vagues de broussailles grisâtres qui vous prennent jusqu'à mi-corps. Ce silence, on le respire avec l'odeur âcre des plantes en décomposition et de cette terre, acide mais encore en travail.

Sur le penchant du plateau, une plage de silence : comme si la houle de bruit se brisait un peu plus loin, en contrebas, comme si ce lambeau de terre vaine avait

gardé sa sauvagerie du premier matin et tenait encore aux espaces célestes plutôt qu'au domaine bâti.

Des sentiers franchissent cet écart, dévalent le coteau, ravinés et visqueux, vers un front de murs aveugles, le pied dans les ordures. Un réverbère vient de s'allumer, là en bas, et douche de sa lueur verdâtre tout un dépositoire de corps déchus, dont les faces de laque ou de plastique luisent sourdement dans le crépuscule.

Un dernier regard jeté à l'horizon de l'ouest cherche encore une échappée au plus dense de cette lame incandescente, entre le ciel noir et l'écorce terrestre, qui s'amincit lentement et se refroidit en un bleu amer.

Derrière, la nuit tient déjà l'étendue du plateau ; elle se prend aux vagues de broussailles, à l'argile graveleuse des sentiers ; sa crue, bientôt, aura renfoncé toute cette hauteur illusoire dans l'épaisseur terrestre. La crue de la nuit aussi sur les épaules, pèse — elle vous pousse dans la pente, et on dévale, on se précipite, le regard à terre, vers le labyrinthe sans secret et ses cheminements vains et tortueux, au bout desquels finit cette journée-là, par-dessus les autres, qui fera tas.

Là, à peine hors des murs, sur l'orée même de l'immense rumeur mécanique, un naufrage inerte engloutit dans la durée géologique des carcasses de machines qui se défont de toute forme comme dans le sommeil. Une pensée, une tentation de repos ralentit peut-être les pas, qui poursuivent, tout de même, sur la pente, vers la lueur d'un réverbère, l'amorce, dirait-on, d'une rue, et s'en viennent buter contre le bourrelet d'une langue de

bitume que la voirie a poussée jusque-là. Cette ride de terre morte alourdie de chiures de goudron, on l'enjambe dans la foulée, et le pas, soudain, retentit.

On sait alors qu'on a touché le fond de l'image spacieuse dont le regard, de là-haut, s'abreuvait à mesure que la nuit tombante la lissait comme un lac d'un bord à l'autre de la plaine. Franchi le miroitement des toits, des fumées, des frondaisons, des bulles de lumière, le regard, à présent, et tout le corps, s'insinue dans les chambres secrètes de l'image comme entre des épaves et des roches submergées. Chaque détail vient sur lui et, soudain grossi, le heurte d'une présence obtuse, indiscreète, qu'il faut tourner, pour buter sur une autre, une autre encore.

Derrière le front qui fend l'air sombre, l'air lourd des rues comme l'eau d'un canal, se propage le songe d'une découverte de cité lacustre ou d'un égarement dans les forêts de pieux sous-marins qui supportent la Venise aérienne.

C'est ainsi, presque sans franchir de lisière, qu'on passe des rues comme noyées de la banlieue aux longues travées de pénombre du parc. Dans le prolongement d'une rue, on devine une allée, qui semble écarter les arbres, leurs massifs de ténèbres, comme pour rouvrir et rouvrir encore l'ancien cheminement campagnard. Mais elle ne dessine qu'un parcours oisif, un bras de durée morte, lourde de tous les instants, de tous les pas qu'on est venu y perdre et que scande l'échelonnement régulier des grands fûts de marronniers, leur geyser immobile d'ombre, de silence.

D'un pas désœuvré s'en reviennent les promeneurs de chiens. A la traîne de leur chien, en arrière de leur propre pas, ils ne sont pas en marche : vers la clarté jaune de la rue, comme des bulles, ils remontent du fond du passé béant, perpétuellement en attente, qui stagne sur le parc.

Pourquoi s'y enfonce-t-il, que va-t-il y perdre ou y puiser dans ce trouble, le solitaire qui s'engage, à la nuit tombée, dans l'allée ? Un homme en marche, celui-ci, assurément, et son pas long le porte loin, et même chaque foulée un peu plus loin qu'il ne peut aller, dirait-on, quand à la cime de l'enjambée, au basculement du corps sur la pointe du pied, une infime oscillation, un infime ballant semble amplifier démesurément la détente qui le jette en avant, tout entier mais d'abord son visage légèrement haussé comme pour scruter au-delà, le regard accommodé sur l'horizon caché. Promeneur à la démarche chimérique, que son pas, comme une décharge, à toute force veut pousser hors.

Dans les gorges de ténèbres entre les fûts, l'homme disparaît presque, ne se repère plus, vague sillage, qu'à l'ébranlement dansant des ombres, pour resurgir dans les flaques jaunes des rares réverbères, porté par le même balancement houleux, par cette cadence syncope, à la fois vive et lente, comme s'il mimait une navigation hauturière afin qu'elle lui ouvre, au fond du parc nocturne, des lointains océaniques.

Au croisement d'une allée, un autre homme surgit, gris, rabougri sous la douche jaunâtre du lampadaire, flottant, hasardant un pas d'ici, de là, puis se détournant

comme s'il ne pouvait se décider à franchir les confins de cette pauvre clarté. A la dérobée, il regarde passer le marcheur au long cours, il fait mine de s'engager à sa suite, il s'arrête, il a peur, peut-être. Il ne sait pas où aller, lui; il a honte de ne pas savoir où aller. L'autre ne l'a sans doute même pas aperçu et poursuit du même pas de voyageur.

Voyage d'oisif, sans destination comme le tracé de cette allée qui après un coude s'en va se perdre dans un terre-plein blême et tournicote entre des boqueteaux gourmés et des boulingrins, avant de s'en revenir, sinuant de-ci, de-là, vers l'orée. Et toujours du même pas, toujours scrutant le large, il s'en revient aussi et le voici bientôt qui prend pied sur l'asphalte noir du parking de la gare en même temps que la foule débarquée du dernier train.

Dans la rue qui s'enfonce entre les îlots résidentiels, il s'engouffre avec le flot des gens pressés d'en avoir fini avec cette journée. Voitures et gens, une seule phalange progresse le long du conduit de pierre. Les pas hâtifs des citadins crépitent par-dessus le ronflement des moteurs. Pas un mot. Des hommes et des femmes le dépassent, le frôlent, lui coupent la route — il maintient son allure et son cap. Il est de retour, lui aussi — des faux lointains du parc. Aurait-il trouvé, lui aussi, à s'y délester de sa journée, à y capter quelque ardeur pour aller à demain?

Peu à peu le flot se défait, les gens s'égaillent par des rues adjacentes, des passages obscurs, des corridors; des portes claquent. Comme il passe devant les carreaux multicolores d'un café, il ralentit enfin. La porte s'ouvre